

Tropiques d'abondance ou tropiques menacées. Regards européens sur la flore et la végétation de l'Afrique tropicale humide (XVII^e-XX^e siècles)

Dominique JUHÉ-BEAULATON¹ et Bernard ROUSSEL²

Article publié dans le *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*, Paris, M.N.H.N., 1994, vol. XXXVI (2) : 25-38.

RESUME.- La flore et la végétation de la zone tropicale humide de l'Afrique de l'Ouest sont actuellement perçues comme riche et menacée à la fois. Cette perception n'est pas nouvelle comme le montre l'analyse des sources historiques et scientifiques anciennes. Dès les premiers voyages, s'est élaborée une image mettant en valeur la richesse biologique de ces régions. Ce n'est qu'à partir de la fin du 19^e siècle que les premiers inventaires scientifiques ont été réalisés et qu'apparurent les premières prises de conscience concernant l'appauvrissement de la flore et la dégradation des couverts végétaux.

Cette analyse montre également que les intérêts économiques et politiques des nations européennes ont joué de tout temps un rôle certain dans l'élaboration des représentations.

Mots-clés.- Représentation, richesse biologique, ressources, histoire, Afrique tropicale humide

ABSTRACT.- The flora and vegetation of wet West tropical Africa are actually perceived both rich and threatened. This perception is not new as attested in historical and scientific sources. As far back the first journeys, a picture showing the biological richness of these regions has been elaborated. It was only at the end of the nineteen century that the first scientific inventories has been done and a new awareness of thining and degradation has appeared.

This analysis shows also that political and economical European interests have always had an important part into the development of the representations.

Key-words.- Representation, biological richness, resources, history, wet tropical Africa

¹ Centre de Recherches Africaines, Université de Paris I.

² M.N.H.N., Laboratoire d'Ethnobiologie-Biogéographie.

Actuellement les scientifiques, comme l'opinion publique s'accordent pour reconnaître au monde tropical humide un statut d'*extraordinaire réservoir de la biodiversité, largement méconnu* (Chauvet et Olivier, 1993, p. 59). Le maintien de ces écosystèmes et l'exploitation de leurs ressources, recensées ou potentielles,³ sont considérés par la communauté internationale comme essentiels pour l'avenir de la planète et de l'humanité⁴. Parallèlement, se développe une prise de conscience de la destruction de certains milieux tropicaux et de l'accélération du rythme des dégradations : elles sont attribuées en grande partie aux activités humaines et inquiètent les nations industrialisées qui veulent imposer un droit de regard et d'intervention.

Cette représentation d'un monde tropical à la fois riche et menacé et les attitudes qui en découlent ne sont pas nouvelles mais apparaissent, au regard de l'histoire, comme la conséquence de l'évolution de la perception occidentale des Tropiques. Née des premières descriptions contenues dans les récits des navigateurs-explorateurs, cette vision a fluctué à travers le temps en fonction des préoccupations économiques, politiques et culturelles des différentes nations européennes concernées. L'analyse des textes anciens, selon une double approche historique et botanique, permet de mettre en évidence cette évolution. Nous nous sommes plus particulièrement intéressés aux textes portant sur les végétations de la zone tropicale humide de l'Afrique de l'Ouest, qui est notre terrain de recherche privilégié. Les sources étudiées⁵ sont des récits de voyages publiés, des ouvrages plus généraux qui sont en fait des compilations, comme la description de l'Afrique de Dapper (1686)⁶, des articles parus dans de nombreuses revues créées au 19^e siècle dont la plupart ont participé à la propagande coloniale, et des documents d'archives, restés généralement inédits.

Des voyageurs-commerçants aux botanistes-explorateurs : les ressources tropicales.

Les côtes de l'Afrique occidentale ont été visitées et explorées à partir du 15^e siècle par les Européens : les premiers furent des navigateurs portugais suivis rapidement par des représentants des autres nations européennes. Ils avaient pour objectif de commercer avec les populations locales, en créant des comptoirs qui servaient en outre de points de départ pour la traversée de l'Atlantique et d'étapes sur la route des Indes. Les capitaines de navire ont indiqué dans leurs journaux de bord leurs observations du littoral afin de repérer les meilleurs sites de mouillage. La disponibilité en eau douce et en bois était l'un des critères essentiels retenus pour le choix des escales⁷, ainsi que l'opportunité de s'approvisionner en *vivres frais*, comme le précise le

³ Notamment pharmacologiques.

⁴ René Dumont, à propos de la conférence de Rio, écrit : *l'idée d'un monde commun s'impose de nouveau avec une force jamais égalée; celle, non d'une utopie à venir, mais d'une réalité incontournable*. Les Lettres Françaises, n°22, juillet 1992, p.20.

⁵ Ne sont indiquées en bibliographie que les sources citées dans le texte.

⁶ Il est important de préciser que ces ouvrages étaient rapidement traduits après leur première publication dans les différentes langues européennes, anglais, français, allemand...Le récit de Bosman fut d'abord publié en hollandais en 1704, puis en anglais et en français en 1705. Ces éditions multiples ont largement contribué à la diffusion des idées et des représentations du monde tropical dans toute l'Europe.

⁷ Le Chevalier des Marchais (1724, p.38) note : *Comme il est impossible d'aller d'Europe à Juda sans estre obligé de relascher pour faire du bois je conseil à tous les navigateurs d'aller au cap de mezurade. Si partant de Juda on estoit en nécessité de relascher on doit prendre le party d'aller à l'isle du Prince là*

capitaine du navire négrier le *Dromadaire*⁸; il mentionne la *traite en poules, riz et bois* faite au cap Mezurade (situé au Liberia). Les difficultés de conservation des produits alimentaires européens, telles que les farines de céréales, ont nécessité la recherche de vivres sur place. La flore et la faune locale n'apparaissent bien souvent qu'à travers les ressources qu'elles peuvent fournir. Ces journaux apportent essentiellement des informations sur les possibilités d'achat de denrées comestibles. S'y ajoutent des remarques concernant les produits commerciaux (comme l'ivoire, l'or, les gommés, les cires et les épices) au nombre desquels figureront rapidement les esclaves.

Dès le 16^e siècle, en relation avec les "grandes découvertes", s'élaborent également des descriptions plus précises du monde extra-européen. Les cosmographies universelles, les dictionnaires de géographie accompagnés de cartes sont des compilations rédigées à partir de récits de voyages. Concernant directement l'Afrique, citons les ouvrages de Davity (1637) et Dapper (1686), dont le style, l'agencement des textes en chapitres successifs consacrés à des thèmes tels que flore, faune, organisations politique et sociale, religion, ont en retour influencé les voyageurs qui adoptèrent pour la rédaction de leurs récits des plans similaires. Dans ces relations, figurent de nombreuses informations sur la faune et la flore tropicale. Sont essentiellement citées des productions commercialisables, intéressantes pour l'économie des pays européens déjà recensées par les premiers voyageurs. On les retrouve dans le découpage géographique des côtes visitées : sur les cartes, le littoral ouest-africain est divisé en Côte des Grains ou de la Maniguette⁹, Côte des Dents (ivoire), Côte de l'Or, Côte des Esclaves (voir fig. 1).

De nombreux récits contiennent aussi de longs développements sur les paysages et les hommes qui y vivent. Dans ces descriptions, les formations végétales présentées sont généralement anthropisées : il s'agit de champs et d'alentours de village. Les investigations des voyageurs se limitaient aux abords des comptoirs et à l'observation des potentialités commerciales. Dans ce contexte, les végétations plus spontanées semblent avoir moins retenu leur attention, d'autant que les milieux exploités leur étaient plus compréhensibles, car plus proches des paysages européens qui leur étaient familiers. Cette attitude transparaît dans le vocabulaire utilisé pour les décrire : "campagne, bosquet, bois, futaie, pré ou prairie" pour désigner les formations herbeuses comme les savanes, "marais ou rivière" pour toutes les étendues d'eaux y compris les lagunes.

Soulignons que les auteurs ne présentent généralement pas de vision négative et se montrent au contraire volontiers dithyrambiques. Smith (1751, p.133) par exemple écrit à propos de la région de Ouidah (Bénin) :

Tous ceux qui y ont été conviennent unanimement que c'est un des plus agréables pays du monde. La quantité prodigieuse et la variété infinie de beaux arbres de haute futaye, qui semblent être plantés exprès pour servir d'ornement; ... des champs du plus beau vert du monde, cultivés partout. En un mot, la plume ne sauroit exprimer les charmes de cet admirable royaume; c'est pourquoi, ... je me contente d'assurer mon lecteur que les beautés imaginaires des Champs Elysées n'approchent pas les beautés réelles de ce pays.

on y est en sureté on y trouve des vivres pour les noirs en quantité et quantité de rafraichissements... (le comptoir de Juda est l'actuelle Ouidah située au Bénin)

⁸ Anonyme, 1733.

⁹ Les graines de cette *Zingiberaceae*, *Aframomum melegueta* K.Schum, sont une épice très appréciée alors en Europe, où elle est connue depuis le Moyen Age sous les noms de graine du paradis, maniguette, malaguète, ...

Il est important de replacer ce texte dans le contexte historique et économique de l'époque : l'auteur voulait développer les intérêts commerciaux anglais dans cette région, ce qui l'a amené à présenter une vision résolument paradisiaque, insistant sur les aspects esthétiques et aménagés du paysage.

De nombreux auteurs insistent sur la fertilité de ces territoires. Pour l'apprécier ils utilisent des critères variés. Bosman (1705) insiste sur la diversité des productions agricoles et cite *trois sortes de grains, des fèves, des patates et certains autres fruits qui sont semés si près l'un de l'autre que dans la plupart des endroits il n'y a qu'un petit sentier pour passer*. Des Marchais (1724, p. 127) écrit que *la terre en générale est rouge très fertile aussy y fait on 3 récoltes par an sur la mesme terre qui rapporte prodigieusement; il ne faut que 3 mois pour chaque récolte*. D'autres auteurs s'appuient sur la *hauteur prodigieuse* des arbres dans lesquels des pirogues sont creusées ou la profondeur des sols (Skertchly et Duncan cités dans Chautard, 1890, p. 25). Les arguments employés pour démontrer la fertilité des sols paraîtraient de nos jours assez peu pertinents car l'abondance des productions et l'exubérance de la végétation sont liées également aux pratiques agricoles, aux particularités climatiques et aux caractères de la flore locale¹⁰.

Les descriptions des produits utilisent des références européennes ou issues des territoires tropicaux déjà connus : Smith (1751, p. 65) décrivant les végétaux de la Côte d'or considère *l'arbre à bois rouge* (vraisemblablement un *Khaya*) comme *une espèce de Mohogony qui ne cède en rien à celle qui vient des plantations d'Amérique* : de nombreux fruits sont appelés "pomme" ou "prune" tel le fruit de *Irvingia gabonensis* Baill. qu'un auteur anonyme de 1778 qualifie de *pomme sauvage à goût de coing*¹¹. Barbot (1678) faisant appel à l'imagination de ses lecteurs européens décrit ainsi la papaye¹² qu'il nomme *papaw* : *un fruit rond comme un petit melon qui a presque le goust de choux fleur*.

Les récits donnent des informations sur les systèmes agraires. Ils ne comportent généralement pas de jugement négatif, mais insistent plutôt sur la diversité des productions végétales et sur la façon dont les indigènes tirent le meilleur parti des alternances saisonnières en faisant se succéder au cours de l'année des plantes à cycle de développement varié, sans période de repos cultural¹³.

La plupart des auteurs de cette époque ne manquent pas de constater leur ignorance de la flore tropicale. Ainsi, le Père Loyer (¹⁴), au cours de son séjour à Assinie en 1714 sur l'actuelle côte ivoirienne, note la grande variété de la flore et plaide en faveur d'une exploration botanique scientifique :

Il croît aussi dans les bois une infinité d'autres petits fruits dont on ne sçait ni le nom ni la vertu mais que je me suis hasardé de goûter et qui ont les uns le goût et l'odeur du girofle, d'autres la canelle, et d'autres goûts et odeurs aromatiques qui

¹⁰ Il faut remarquer que ces auteurs étaient généralement étrangers au monde agricole : marins, commerçants, artisans, médecins, missionnaires. Leurs observations peuvent parfois paraître naïves mais présentent aussi l'avantage d'être dénuées de tout préjugé.

¹¹ De nos jours, ce fruit est encore appelé "pomme sauvage" par les béninois s'exprimant en français.

¹² *Carica papaya* L. est une espèce d'origine américaine déjà diffusée sur la côte de l'Or à la fin du 17^e.siècle.

¹³ Smith (1751, p 146) *Il n'y avait pas d'endroit aux environs propre à produire quelque chose qui ne fut bien cultivé par les soins des habitants jusqu'en dedans des enclos de leurs villages et habitations. Ils étaient si ponctuels à ces égards, qu'ils semoient le lendemain de la récolte sans donner à la terre le temps de se reposer.*

¹⁴ Voir Loyer G. 1935, p. 191.

pourraient être d'une grande utilité si l'on faisait la dépense d'entretenir quelque fameux botaniste¹⁵ qui en fist exactement l'analyse pour en reconnoître les propriétés.

Dès les premiers voyages, les navigateurs ont participé à l'enrichissement des collections d'herbiers conservés dans les différentes villes européennes. Leurs descriptions sont utilisées par les naturalistes : Clusius (1601) rend hommage aux navigateurs hollandais et portugais qui lui *donnèrent des indications sur beaucoup de choses exotiques*. Il put ainsi décrire et dessiner une igname rapportée de Sao Tomé en 1596, le palmier à huile, le baobab, la noix de cola, des pois venant de Guinée, etc. A cette époque, le monde tropical et l'Afrique sont déjà considérés comme un vaste réservoir d'espèces nouvelles et rares (Ray, 1686-1704). Mais les données manquent ; des botanistes comme Clusius (1601, introduction) estiment nécessaire de recommander *à tous les pharmaciens et chirurgiens, (...) et à tous les capitaines de navires de rapporter les tiges des arbres exotiques avec fleurs feuilles et fruits¹⁶*. Il insiste sur la nécessité de recueillir *les noms que les indigènes donnent aux choses singulières et même leurs propriétés s'ils remarquent qu'elles en ont..*

Un siècle plus tard, une ordonnance du roi de France de 1723 recommande aux capitaines de rapporter des plantes d'intérêt économique selon la liste rédigée d'après les récits de voyages, principalement ceux du père Labat (1722, 1728). Les plantes devaient être déposées au jardin des Apothicaires de Nantes, annexe du jardin royal des Plantes de Paris. Dans les listes de plantes qui furent ramenées à la suite de cette ordonnance figuraient très peu d'espèces provenant d'Afrique (Courteix, 1929). La longueur du voyage de retour fut probablement responsable de la perte de ces plantes, les vaisseaux se rendant auparavant dans les colonies américaines. La connaissance botanique de l'Afrique en fut d'autant retardée.

Evolution économique, évolution des perceptions

A l'époque des grandes explorations scientifiques organisées au 18^e siècle¹⁷, l'Afrique, source d'esclaves, hostile par son climat, ses forêts impénétrables et ses fleuves souvent peu navigables¹⁸, resta en marge jusqu'au milieu du 19^e siècle : De plus, les états africains s'opposèrent longtemps à la pénétration européenne, en contrôlant sévèrement les voies de communications, en imposant des escortes et des itinéraires comme ce fut le cas dans le royaume du Dahomey (Juhé-Beaulaton, 1992). Au cours de ses voyages dans les années 1820, R. Caillié dut se faire passer pour un musulman afin d'atteindre la mystérieuse Tombouctou.

Pour l'Afrique occidentale, trois naturalistes ont contribué à l'avancée des connaissances. Adanson séjourna au Sénégal de 1749 à 1753, Isert, médecin allemand au service de la compagnie des Indes danoises visita la Côte de l'Or en 1783 et Palisot de Beauvois en 1788, les contrées d'*Oware et de Bénin* dans le Golfe de Guinée (actuel Nigeria). Leurs buts étaient comme l'écrit Isert (1793) *l'étude de la nature, ... de mille objets nouveaux qui sans appartenir proprement à l'histoire naturelle méritoient des recherches*. Ils s'intéressèrent aux sociétés humaines et à leur rapport avec l'environnement. Leurs récits de voyage fourmillent d'informations ethnographiques,

¹⁵ Remarquons à nouveau que ce missionnaire attire l'attention de ses lecteurs sur les plantes susceptibles de présenter un intérêt économique certain pour l'époque.

¹⁶ Trad. du latin par C. Urfels.

¹⁷ On peut citer en exemple celles de Bougainville (1766) et de Cook (à partir de 1768).

¹⁸ Le fleuve Gambie est une exception notable : relativement navigable, il joua un rôle important dans la pénétration du continent (Person, 1985)

mais ils publièrent aussi les résultats¹⁹ de leurs observations exclusivement naturalistes sans souci d'exploitation mercantile²⁰. Malgré tout, leurs observations restèrent encore limitées. Les nations européennes ne voyaient pas alors l'intérêt de financer des expéditions scientifiques au cœur du continent, l'Afrique demeurant surtout une source de main d'œuvre servile indispensable au développement des colonies américaines.

Cependant, Isert (1793) fut parmi les premiers à proposer un projet d'exploitation agricole dans les collines de l'Aquapim sur la Côte de l'Or (actuel Ghana). Cette idée s'intégrait dans les courants de pensée anti-esclavagiste qui commençaient à se développer à la fin du 18^e siècle. En France, après l'abolition de la traite en 1793, le directeur du comptoir de Ouidah, Denyau de la Garenne (1799) rédigea un mémoire *rapportant les intérêts de la République de conserver l'établissement de Juda malgré l'abolition de la traite*. Il présente deux types d'arguments : développer les cultures pratiquées en Amérique comme la canne à sucre et le tabac, exploiter et accroître les ressources locales comme l'huile de palme. La traite à nouveau autorisée sous le consulat de Bonaparte, ces idées restèrent sans lendemain et les explorations scientifiques des territoires africains n'étaient toujours pas à l'ordre du jour en France. Par contre en Angleterre, le développement industriel, nécessitant notamment de l'huile de palme, et les intérêts économiques, n'étant plus exclusivement basés sur la traite, stimulèrent les explorations de l'intérieur de l'Afrique : en 1788, est créée à Londres l'*Association for promoting the discovery of the interior of Africa* ; c'est elle qui envoya Mungo Park à la découverte du Niger. En 1830, fut fondée la *Royal Geographical Society of London* qui sut financer et encourager de nombreuses expéditions. Ce ne fut pas le cas de son équivalent français, la Société de Géographie de Paris créée en 1821, comme en témoignent les difficultés matérielles que dut surmonter R. Caillié. Le 19^e siècle connut un engouement grandissant pour les voyages de découverte et d'exploration de l'intérieur de l'Afrique. Les auteurs de récits et d'articles²¹ sont d'origine extrêmement diverses : commerçants, géographes militaires ou missionnaires chrétiens. Ces derniers ont contribué largement à la connaissance de la flore "médicinale et industrielle" (Courdioux, 1883). L'esprit des descriptions diffère cependant de celui du siècle précédent. Tous les auteurs continuent à insister sur la diversité et l'exubérance du tapis végétal. Ils accumulent également des informations sur les systèmes de production. Mais on constate dans un certain nombre de textes un changement notable dans les appréciations de la gestion indigène. Ainsi, l'habitant de la Côte des Esclaves que Smith en 1751 considérait comme un agriculteur laborieux devient sous la plume du commerçant marseillais Régis (1850) *guerrier mais paresseux. La culture de la terre répugne à son goût et à son caractère*. Ce changement d'attitude a vraisemblablement pour fondement essentiel la volonté des Européens d'essayer d'engager les autorités politiques africaines à développer certaines cultures, en particulier le palmier à huile, l'arachide et le coton : entre 1840 et 1865 de nombreuses

¹⁹ Isert malheureusement mourut avant de rédiger la flore annoncée dans son récit; mais il envoya de nombreux échantillons aux herbariums européens. Adanson (1757) publia une histoire naturelle du Sénégal et Palisot de Beauvois (1804) une flore d'Oware et de Bénin.

²⁰ A partir du 18^e siècle, les scientifiques se targuent généralement d'un désintéressement total et d'effectuer leurs explorations avec "l'innocente avidité d'un chasseur de plantes" selon la formule du botaniste Schweinfurth (1875, introduction).

²¹ Le 19^e siècle voit la naissance d'un certain nombre de revues telles que la Revue Maritime et Coloniale, l'Exploration ou les Annales des Voyages, dont les titres sont révélateurs de l'esprit de découverte de cette époque.

ambassades, dont celle de Burton en 1861, se succédèrent auprès du roi du Dahomey dans le but de promouvoir la culture du palmier à huile.

Les voyages d'exploration s'intensifièrent à partir des années 1850, parallèlement à la naissance des visées impérialistes européennes sur le continent. Les auteurs accordent alors un intérêt croissant aux végétations non anthropisées, considérées comme "sauvages" ou "vierges", riches à leurs yeux de ressources encore inconnues. Impressionnés par la luxuriance de la couverture végétale tropicale, par la taille des arbres et ne possédant pas les connaissances naturalistes ou agronomiques spécifiques à ces latitudes, ils commettent des erreurs de jugements. Ils considèrent ainsi comme spontanées des végétations dont la physionomie et la composition floristique sont en fait le résultat de pratiques culturelles indigènes séculaires. La confusion est particulièrement fréquente en ce qui concerne les agro-forêts africaines, correspondant à des modes d'exploitation alors peu communs en zone tempérée. A ce titre, la description du Docteur Repin (1863, p. 75) de la région d'Allada (au sud du Bénin), appartenant au domaine de la forêt dense humide semi-décidue, est caractéristique :

Le sentier que nous suivîmes, après avoir traversé quelques cultures de manioc, s'enfonça dans les grands bois. C'est là que se déploient toutes les merveilles de la luxuriante végétation des tropiques. Les palmiers et les cocotiers dont le stipe élancé ressemble à de gracieuses colonnes supportant un dôme de verdure, les enodendrons au tronc colossal, les magnolia, couverts de larges fleurs blanches, embaumaient l'air matinal; les diverses espèces de mimosa au feuillage élégant, les sombres manguiers croissent en liberté dans ces forêts que jamais n'a frappées la hache. Au-dessous d'eux, protégés par leur ombre impénétrable, enlacés à leurs robustes rameaux, serpentent les lianes et les convolvulus, dont les tiges flexibles et cannelées retombent chargées de fleurs en brillants festons. Plus bas encore et plus humbles, mais plus utiles à l'homme, le citronnier, l'oranger, le bananier tiennent à portée de la main leurs fruits délicieux, tandis qu'à terre l'ananas sauvage s'élève du milieu de ces robustes feuilles. C'à et là enfin, comme un tapis, verdit la délicate sensitive qui frissonne et referme ses craintives folioles au moindre attouchement.

La description physionomique est assez pertinente et donne une bonne image de la complexité de la stratification due en particulier à la présence des lianes. L'auteur insiste sur le caractère spontané, non anthropisé de cette végétation et ne semble pas avoir eu conscience qu'il s'agissait en réalité d'une forêt exploitée, voire créée. En effet, les espèces végétales citées sont surtout des plantes cultivées quasiment toutes introduites ou favorisées par l'homme dans cette région comme le palmier, certainement *Elaeis guineensis* Jacq.. Certaines espèces restent difficiles à identifier car l'auteur utilise pour les désigner des noms de plantes n'appartenant pas à la flore locale (magnolia, mimosa...)²².

Cet enthousiasme de sensibilité très "romantique" se retrouve même chez les naturalistes les plus expérimentés qui se laissèrent souvent emporter par leurs sentiments envers ces formations forestières tropicales. Schweinfurth²³ (1875, p. 427) s'exclame à propos d'une forêt du Sud Soudan :

²² Les *enodendrons au tronc colossal* correspondent vraisemblablement aux Bombacacées (*Ceiba*, *Bombax*), fréquentes dans cette zone.

²³ Botaniste allemand, financé par la Fondation Humboldt pour l'avancement des sciences et des pays lointains, il explora les pays du Nil, de l'Egypte au Sud de l'actuel Soudan.

Maintenant nous entrions dans la forêt vierge...Que de fois elle a évoqué le souvenir de mes émotions du jeune âge en me rendant la forêt primitive où j'ai souffert avec Robinson et rêvé avec Paul et Virginie.

L'expression *forêt vierge* est apparue au 19^e siècle, selon le "Grand dictionnaire universel" Larousse (1872) pour désigner une *vaste forêt existant de temps immémorial et qui n'a jamais été soumise à une exploitation régulière*. Le commentaire qui suit précise que ce type de forêt appartient *exclusivement aux régions tropicales, surtout à celles de l'Amérique méridionale* et qu'il est impossible d'en indiquer la composition tellement elle présente une *variété infinie de fleurs (...), lianes, plantes grimpantes et sarmenteuses, orchidées épiphytes*.

Cette définition est également accompagnée d'une série d'épithètes complémentaires²⁴ qui montrent qu'à la "forêt vierge" était associée à l'époque l'idée d'exubérance et de mystère. On retrouve dans cette énumération l'ambivalence des sentiments occidentaux envers la sylve tropicale que Pouchepadass (1993, p. 10) considère comme caractéristique de la perception coloniale : *phantasme bucolique(...)* *incarnation de la nature originelle dans sa luxuriance et sa beauté, mais aussi enfer vert (...), proliférant et enchevêtré où (...) rôdent des dangers invisibles*.

Le commentaire du dictionnaire s'achève par une remarque sur l'Asie et l'Afrique où les *forêts vierges ont été depuis un temps immémorial remplacées par d'immenses steppes. Quelques forêts de ce genre se trouvent encore à Madagascar, l'île de France et la Réunion..* Ceci montre la méconnaissance du massif forestier guinéo-congolais. : il faudra en effet attendre la fin du 19^e et surtout le début du 20^e siècle, après la conquête coloniale, pour que commence son exploration botanique systématique. Cette remarque constitue également l'une des premières références à la dégradation de ces milieux.

L'exploration coloniale : des inventaires à la prise de conscience de la dégradation de la richesse biologique

Dans le discours colonial, les relations entre les nations conquérantes et le monde tropical s'inscrivent volontiers dans une perspective philanthropique, comme l'exprime le Père Chautard (1890) au cours d'une conférence à la Société de Géographie de Lyon : *le désir de faire du bien à (son) pays et à (ses) chers amis noirs* est pour lui la justification essentielle de la conquête du Dahomey. Il définit le cadre des échanges : si la mission française doit être pacificatrice, anti-esclavagiste et humaniste, la future colonie apportera ses *richesses végétales et minérales*²⁵ qui sont d'ailleurs encore à cette époque plus virtuelles qu'effectivement répertoriées, surtout dans le domaine forestier. Cette méconnaissance fut d'ailleurs constatée par les militaires qui entreprirent dans les années 1880 des missions d'exploration préluant à la conquête coloniale. Ils

²⁴ ombreuse, épaisse, noire, obscure, sombre, sauvage, ténébreuse, profonde, vaste, immense, gigantesque, lugubre, secrète, vieille, majestueuse, impénétrable, inexplorée, inconnue, vierge, mystérieuse, redoutable, touffue, haute...

²⁵ Cette complémentarité des mondes tempéré et tropical a inspiré toute la propagande coloniale et correspond à une vision globale de notre planète, comme l'exprime A. de Haulleville. Celui-ci proposa la création d'un institut colonial et mondial au cours du Congrès International d'Expansion Economique Mondiale de 1905 : *le soleil des Indes ne luit pas pour les Indes seules mais l'habitant des pays du Nord a un droit à l'excédent de lumière et de chaleur que la nature y a versé d'une main prodigue. En revanche, l'habitant des tropiques a un droit lui aussi sur les productions de la zone froide. Il a droit au fer qu'on y trouve, qu'on y fabrique, aux travaux de l'industrie de l'art, de la science, à toutes les bénédictions de la religion et de la civilisation.*

présentent dans leurs rapports une vision des paysages végétaux qui est parfois très différente de celle des époques précédentes. Ainsi la merveilleuse luxuriance de la végétation et sa grande richesse botanique telles que les avaient décrites Repin (1863), deviennent, à peine quelques décennies plus tard, une "sombre forêt impénétrable, infranchissable, dangereuse et inconnue", qu'il vaut mieux éviter. A la fin du 19^e siècle, dire qu'un pays est inconnu, c'est justifier son exploration à des fins de conquête militaire et coloniale, sous couvert de mission civilisatrice²⁶. Dans ce contexte, Bayol, en 1889, donne les instructions suivantes pour une reconnaissance du territoire inexploré du royaume de Porto Novo (Bénin) : noter la nature du terrain, les ressources en vivres (bétail, cultures), les cours d'eau traversés, la richesse du pays en palmiers à huile, les arbres pouvant être employés en ébénisterie, la présence de lianes à caoutchouc²⁷ et de gommiers²⁸; Ces recommandations visaient à la fois la préparation des expéditions militaires et l'inventaire des ressources²⁹ exploitables de la future colonie.

L'expansion coloniale s'accompagna d'explorations, à la fois topographiques, botaniques et agronomiques. Chevalier fut chargé par le Ministère de l'Instruction Publique et celui des Colonies en 1910 de l'étude des territoires de l'Afrique Occidentale Française. Dans l'introduction de son ouvrage de 1920, il définit ainsi le but de ses voyages (*nous avions*) *principalement en vue l'étude des ressources agricoles et forestières du domaine colonial de la France et c'est pour dresser l'inventaire de ses ressources que des missions successives nous furent confiées.*

Parti avec l'idée d'établir un programme de mise en valeur par le développement de l'agriculture et de l'élevage, Chevalier s'est intéressé à la composition du tapis végétal spontané : *L'examen attentif de la flore indigène fournit presque toujours des données plus précises que l'analyse chimique sur la valeur des terres. Et c'est seulement l'observation de la végétation spontanée qui permet de faire une démarcation vraiment scientifique entre les terres que l'on pourra utilement consacrer à l'agriculture et celles qui devront rester constamment en forêt et en pâturage*³⁰.

Suite à ses missions, cet auteur établit des cartes détaillées³¹ des territoires de ce qui était alors l'Afrique Occidentale Française où figurent en particulier des informations précises sur la zone forestière. Il y indique les limites de la *grande forêt vierge* et précise la distribution des principales ressources minérales (or, bitume, pétrole) et végétales : parmi ces dernières figure toutes les plantes intéressantes pour l'exportation vers l'Europe (bois, oléagineux, résines, caoutchouc) mais aussi les productions alimentaires consommées par les indigènes, le riz en particulier (voir fig. 2)

C'est, en effet, au début du 20^e siècle que commencent à apparaître des études systématiques sur les plantes utiles pour les nations colonisatrices mais aussi pour les indigènes. Dans le cadre de la mission Tilho au lac Tchad entre 1906 et 1909, Pellegrin (1913, p. 465) écrit *outré* (les plantes) *dont les produits sont appréciés dans l'industrie, de nombreuses plantes sont intéressantes parce qu'elles sont comestibles. Ces plantes*

²⁶ Juhé-Beaulaton, 1992.

²⁷ Diverses espèces du genre *Landolphia* (*Apocynaceae*).

²⁸ Diverses espèces du genre *Acacia* (*Mimosaceae*)

²⁹ Le palmier à huile, le caoutchouc et les gommiers sont particulièrement mis en avant dans les inventaires car ils correspondent aux besoins du développement économique et industriel de l'Europe au 19^e siècle.

³⁰ De nombreux savoirs populaires procèdent d'ailleurs de cette façon

³¹ Les territoires colonisés par les autres nations européennes furent également cartographiés. Ainsi, une carte allemande du Togo de 1902 donne de nombreuses informations sur les paysages et leurs richesses botaniques.

sont très importantes à connaître dans les pays traversés par la mission Tilho qui sont souvent fort dépourvus et où règne parfois la famine. Les travaux de Chevalier (1912) montrent les mêmes préoccupations. Une littérature de plus en plus abondante est consacrée à ces problèmes et se retrouve en particulier dans la Revue de Botanique Appliquée créée en 1922.

En s'appuyant sur ces travaux et ces inventaires, certains scientifiques essayèrent d'attirer l'attention des pouvoirs politiques sur les effets néfastes de certaines pratiques sur la *diversité botanique*³². Chevalier (1912) fait une relation entre l'introduction de nouvelles plantes, souvent d'origine américaine (antérieurement d'ailleurs à l'époque coloniale), et l'abandon voire la disparition d'un certain nombre de plantes cultivées ou cueillies autrefois par les indigènes. Il y aurait donc eu, selon lui, appauvrissement de la flore utile.

Dans les écrits de cette époque, les auteurs attirent aussi l'attention sur les menaces pesant sur la végétation spontanée. Elles sont dues par exemple à la pratique des feux de brousse qui selon Aubréville (1937, p. 24) entraînera *la transformation de l'Afrique occidentale en une immense savane nue, vraisemblablement impropre à la culture et à l'habitat humain*. Si la gestion indigène est contestée, celle instaurée par les autorités coloniales ne l'est pas moins. Brunhes (1905, p. 1) écrit *l'expansion économique des nations dites civilisées s'est manifestée souvent par une exploitation déraisonnable et anti-scientifique*. Il constate notamment la disparition (due à une *exploitation brutale*) des lianes à caoutchouc dans les régions tropicales humides et chaudes.

Dans le même ordre d'idées, un administrateur écrit dans un rapport adressé au gouvernement général de l'A.O.F. (1917, p. 4) à propos du Dahomey que la culture du maïs destiné à l'exportation est *une circonstance déplorable au point de vue forestier car le maïs est continuellement établi sur des défrichements de forêts*³³...il faut renoncer délibérément à une matière d'exportation dont la production est néfaste pour la colonie. Malgré tout l'auteur n'hésite pas à conclure : *ceci n'exclut d'ailleurs pas une intensification actuelle de cette culture pour répondre aux besoins momentanés du service des poudres et du ravitaillement national*.

CONCLUSION

L'analyse des sources historiques et des écrits scientifiques que nous avons présentés montre que l'actuelle représentation occidentale de la biodiversité du monde tropical n'est pas nouvelle. La perception de l'Afrique tropicale humide comme un inépuisable réservoir de ressources s'est élaborée dans l'imaginaire occidental dès les premiers voyages, bien avant les explorations scientifiques systématiques et les premières évaluations rigoureuses. La connaissance de la diversité biologique a débuté par l'inventaire des ressources existantes ou potentielles, utiles avant tout aux nations européennes, attitude existant encore parfois aujourd'hui. Cette étude montre également que la prise de conscience de la dégradation des milieux et de l'érosion de la biodiversité a été plus tardive puisqu'elle fut contemporaine des explorations qui suivirent la conquête coloniale.

³² Pour reprendre l'expression d'Aubréville (1937, p. 23).

³³ Les débuts de l'époque coloniale se caractérisent par un accroissement considérable des défrichements culturels. Les indigènes devant non seulement subvenir à leurs besoins mais aussi fournir des produits destinés à l'exportation dans le but de payer l'impôt nouvellement instauré. (Morlet 1900).

Il apparaît, à la lecture de ces documents qu'à chaque époque, les connaissances antérieures sont prises en compte ou ne le sont pas en fonction des intérêts du moment. Ainsi à la fin du 19^e siècle, les explorations militaires n'ont guère utilisé les informations accumulées au cours des siècles précédents, celles-ci ne correspondant pas aux mêmes représentations. De la même manière, les avertissements concernant la dégradation lancés par les scientifiques au début du 20^e siècle n'ont pas eu d'effets et se retrouvent inchangés dans les préoccupations actuelles. Les intérêts économiques et politiques des nations européennes ont donc joué et jouent encore un rôle considérable dans l'élaboration de ces représentations.

N.B. : Nous tenons à remercier J. Barrau, M. Chastanet, J.L. Guillaumet et B. Lizet, dont les conseils et les suggestions nous ont été d'un grand secours dans l'élaboration de ce texte.

ARCHIVES ET MANUSCRITS

ANONYME , 1733.-*Journal de bord du Dromadaire*. Archives Nationales Paris, Fond Marine, série JJ, Hydrographie, 4 JJ 70, pièce 25.

ANONYME , 1778 .- *Mémoire sur Juda*. Dépôt des Fortifications des Colonies, carton 75, pièce 112. Archives Nationales Section Outre-Mer, Aix-en-Provence. 29 p.

BAYOL J., 1889.- Lettre d'instructions, (23/10/1889) Archives Nationales Section Outre-Mer, Aix-en-Provence, Séries Géographiques, Dahomey III, dossier 1.

DENYAU DE LA GARENNE, 1799.- *Mémoire rapportant les intérêts de la République de conserver l'établissement de Juda*. Archives Nationales Paris, Fond Colonies , C6/27/1, pièce 106.

MARCHAIS, Chevalier des, 1724.- *Journal du voyage de Guinée et Cayenne fait en 1724, 1725 et 1726*. Manuscrit Français, B.N., Paris..

MORLET, A., 1900.- *Rapport administratif, cercle d'Abomey*.. Archives Nationales de Porto Novo, Bénin.

REGIS V. 1850.- *Lettre de Régis aîné au Ministre de la Marine et des Colonies*, (08/05/1850)Archives Nationales Section Outre-mer, Aix-en-Provence, Séries Géographiques, Sénégal IV, dossier 42.

SOURCES PUBLIEES

ADANSON M., 1757.- *Histoire naturelle du Sénégal*. Paris, 189 p.

AUBREVILLE A., 1937.- Les forêts du Dahomey et du Togo." *Bull. du com. d'études hist. et scient. de l'AOF*, tome XX, 2-77 pp.

BARBOT J., 1678.- Journal d'un voyage de traite en Guinée, à Cayenne et aux Antilles fait par Jean Barbot en 1678-1679." Publié par G.DEBIEN, M. DELAFOSSE & G. THILMANS in *B.I.F.A.N.* t. 40, ser. B, n°2, 1978.

BOSMAN G., 1705.- *Voyage de Guinée*. Utrecht,1705, XVI, 520 p

BRUNHES J., 1905.- La colonisation des pays neufs et la sauvegarde de la femme indigène.*Congrès international d'expansion économique mondiale. Mons, 24-28 sept. 1905. Rapports. Section V : expansion civilisatrice vers les pays neufs*. Bruxelles, Hayez ed. 11 p.

CAILLIE R., 1830.- *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale précédé d'observations faites chez les Maures, Barknas, les Nalous et autres peuples pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828.* Paris, Imprimerie Royale.

CHAUTARD R.P., 1890.- *Le Dahomey.* Lyon. 35 p; cartes BALLOT et DENHAM.

CHEVALIER A., 1912.- Enumération des plantes cultivées par les indigènes en Afrique tropicale et des espèces naturalisées dans le même pays et ayant probablement été cultivées à une époque plus ou moins reculée." *Bull. de la Société nationale d'acclimatation*, vol 8, pp 65-79, 104-110, 133-138, 231-242, 312-318, 341-346, 386-392.

CHEVALIER A., 1920.- Exploration botanique de l'Afrique occidentale Française. Tome I. Enumération des plantes récoltées. Ed. P. Lechevallier. Paris. 798 p.

CLUSIUS Carolus dit Charles de l'Ecluse, 1601.- *Historia rariorum plantarum* Antverpia

COURDIOUX R. P., 1883.- Esquisse d'une flore médicale ou industrielle de la côte des Esclaves. *Missions Catholiques.* Paris,.

COURTEIX G. ,1929 .- Le jardin des Apothicaires de Nantes, Thèse de Pharmacie, Nancy.

DAPPER O., 1686.- Description de l'Afrique. Amsterdam; 534 p. Cartes, gravures.

DAVITY P. , 1637.- *Le monde ou la description de ses quatre parties avec tous ses royaumes, estats et républiques...*, t. 3, vol2, "Description générale de l'Afrique, seconde partie du monde..." Paris, 1637.

GOUVERNEMENT GENERAL DE L'AOF. 1917.- .Notice sur l'agriculture au Dahomey. Porto Novo; Service de l'agriculture et des forêts.

HAULLEVILLE A. de, 1905 - "De la formation d'un esprit mondial et de la préparation des personnes qui se destinent aux carrières d'outre-mer". *Congrès international d'expansion économique mondiale. Mons, 24-28 sept. 1905. Rapports. Section V : expansion civilisatrice vers les pays neufs.* Bruxelles, Hayez ed. 38 p.

ISERT P. E. ,1793.- Voyages en Guinée et dans les îles Caraïbes en Amérique. VIII-348 p.

LABAT J. B., 1722.- Nouveau voyage aux isles de l'Amérique. Paris. 6 vol.

LABAT J. B. , 1728.- Nouvelle relation de l'Afrique occidentale. Paris. 5 vol.

LAROUSSE P., 1872.- *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle.* Paris.

LOYER G. , 1935.- Relation du voyage du royaume d'Issiny, Côte d'or, país de Guinée en Afrique." in ROUSSIER P. .-*L'établissement d'Issiny 1687-1702.*" Publications du comité d'études historiques et scientifiques de l'AOF, série A, n°3, pp 113-235.

PALISOT DE BEAUVOIS , 1804.- *Flore d'Oware et de Bénin en Afrique.* 2 vol. Pl.

PELLEGRIN F. , 1913.- Les collections botaniques rapportées par la Mission Tilho avec indications sur les plantes utiles. *In Documents scientifiques de la mission Tilho*, t. 3, M.N.H.N., Ministère des Colonies, Paris, 461-484 pp.

RAY J., 1686-1704.-*Historia Plantarum.* Londres, 3 vol.

REPIN Dr. ,1863.- Voyage au Dahomey. *Le tour du monde*, n°162-163, pp 65-112.

SCHWEINFURTH (), 1875.-*Au coeur de l'Afrique. 1868-1871. Voyages et découvertes dans la région inexplorée de l'Afrique centrale.* Paris, Hachette, 2 vol. 507 p. 434 p.

SMITH G., 1751.- Nouveau voyage de Guinée. Paris, 2 vol.

BIBLIOGRAPHIE

JUHE-BEAULATON D. , 1992.- Environnement et exploration géographique à la veille de la conquête coloniale de l'ex-Dahomey (Bénin)". Participation au colloque "*Géographie, colonisation, décolonisation*" (Bordeaux, CEGET, 11-12-13 mars 1992)

CHAUVET M. & OLIVIER (L.),1993.- *La biodiversité , enjeu planétaire*. Paris, Ed. Sang de la Terre. 414 p.

PERSON Y. ,1985.- Les peuples côtiers - premiers contacts avec les Portugais - De la Casamance aux lagunes ivoiriennes. In D.T. Niane, *Histoire Générale de l'Afrique. IV*. Unesco. NEA., Paris, pp. 331-353.

POUCHEPADASS J. , 1993.- Colonisations et environnement. *Revue Française d'Histoire d'Outre Mer*, tome LXXX, n°298, Paris, pp. 5-22.

Figure n°1 .- Extrait d'une carte illustrant l'ouvrage de Dapper (1686). Côte de l'Afrique de l'Ouest.

Figure n°2 .- Extrait d'une carte de végétation du Sud de l'actuelle Côte d'Ivoire.